

Du pain pour les écureuils

Pieter De Buysser
Traduction : Anne Vanderschueren



Marie-Jeanne: J'accepterais bien ta veste.

Moassi: Pour le cas où je serais un grand monsieur.

Marie-Jeanne: Tu es grand. Très grand. Et tes pommettes.

Moassi: Je ferme la porte?

Marie-Jeanne: Je ne vais plus sortir, je crois.

Moassi: On peut au moins dormir ici ce soir. Et puis, demain, on verra.

Marie-Jeanne: Je peux toucher ton visage?

Moassi: Oui.

Marie-Jeanne: Tu préférerais peut-être d'abord t'asseoir? Nous avons beaucoup marché aujourd'hui.

Moassi: J'ai toujours la forme.

Marie-Jeanne: Donc je peux tout de même te toucher le visage?

Moassi: Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je vais ôter mes chaussures.

Marie-Jeanne: Oui, oui moi aussi.

Moassi: Paris!

Marie-Jeanne: Qui l'eut cru. Ce matin au Lidl de Kortesseem et maintenant, ici, avec toi.

Moassi: Tu es donc encore allée faire des courses, ce matin?

Marie-Jeanne: Oui, et toi aussi non?

Moassi: Non, pas moi, je me préparais depuis plusieurs jours, je ne savais pas au juste quand j'allais partir, mais je savais que j'allais partir.

Marie-Jeanne: C'était pareil pour moi.

Moassi: C'est vrai?

Marie-Jeanne: Oui, c'est vrai, ces derniers jours, j'avais le sentiment que je ferais un lancer. Vers dehors. Vers nulle part là.

Moassi: Où allons-nous?

Marie-Jeanne: Aucune idée.

Moassi: Je n'en ai aucune idée non plus. C'était comme si mon sang voulait décaler la trajectoire de mes veines.

Marie-Jeanne: Tu es beau.

Moassi: Comme si j'étais déjà empreint d'une odeur encore à venir.

Marie-Jeanne: Je t'ai revu au Lidl ce matin, aux produits laitiers et puis, puis, puis c'est sorti.

Moassi: Je ne suis pas allé au Lidl ce matin.

Marie-Jeanne: Mais tu ne dois pas avoir honte, moi aussi j'y vais...

Moassi: Je te le jure, je ne suis pas allé au Lidl.

Marie-Jeanne: (*rit*) Tu mens!

Moassi: Non, ce matin tôt je suis passé prendre mes vêtements de travail dans mon casier au garage, puis j'ai été au lavoir, et j'y suis resté presque jusqu'à midi.

Marie-Jeanne: Mais non, devant les produits laitiers, et puis, tu as acheté de la limonade pour enfants, deux bouteilles, goût de pêche.

Moassi: Je n'ai pas d'enfants et je n'y suis pas allé.

Marie-Jeanne: Pourtant, j'ai...?

Moassi: Je suis désolé.

Marie-Jeanne: Pourquoi m'as-tu suivi alors?

Moassi: Tes yeux.

Marie-Jeanne: Qu'est-ce qu'ils ont mes yeux?

Moassi: Un truc de clapotis d'eau claire profond comme la mer.

Marie-Jeanne: On dit mielleux ou fielleux?

Moassi: Je crois même qu'il y a une truite dedans.

Marie-Jeanne: Bah.

Moassi: Je l'ai pensé pour la première fois, quand je t'ai vue boulevard d'Evert, tu attendais, ton vélo à côté de toi, pour traverser, et tu voulais attacher tes lacets. Evidemment, tu ne pouvais pas le faire puisque tu tenais ton vélo. J'ai traversé et j'ai vu le plaisir têtu que tu retirais de cette situation impossible. Tu t'es agenouillée et tu as passé gaiement la jambe sous ton vélo, autour de toi, les gens s'attendaient à la catastrophe totale, mais quand j'ai vu tes yeux, étincelants d'autodérision fière et dans tes jambes, l'élégance d'un animal de cirque, alors...

Marie-Jeanne: Alors tu as passé ton chemin?

Moassi: Non, non, alors je t'ai suivie.

Marie-Jeanne: Non?

Moassi: Si, si, alors je t'ai suivie.

Marie-Jeanne: Jusqu'où?

Moassi: Jusque dans la rue du Puit.

Marie-Jeanne: Jusque dans la rue du Puit?

Moassi: Oui.

(*silence*)

Marie-Jeanne: On arrive à bien parler ensemble tout de même, tu ne trouves pas?

Moassi: Si, si, très bien.

Marie-Jeanne: Ce n'était pas nécessaire d'attendre si longtemps. Dans le train ce midi, de Kortesseem à Bruxelles, pas un mot, dis donc, je t'assure que ça me porte sur le ventre.

Moassi: Oui, et pourquoi donc?

Marie-Jeanne: Mais j'aime ça! C'est comme le titillement de quand on saute de haut dans la piscine.

Moassi: On se tait de nouveau alors?

Marie-Jeanne: Dans le train de Bruxelles vers Paris : ma bouche était comme une tombe en marbre.

Moassi: Inimaginable. Encore plus rien que le néant. Dès ce moment, il était évident que nous voyagions ensemble.

Marie-Jeanne: Que tu me suivais.

Moassi: Ou toi moi. Je voulais déjà te le demander quand nous étions assis face à face dans le train, ce midi : à quoi pensais-tu hier, quand tu es sortie et que tu as vu le dessin que j'avais fait pour toi dans le sable, sur toute la longueur de la rue ?

Marie-Jeanne: Je ne pense pas que je l'ai vu.

Moassi: Pas vu?

Marie-Jeanne: Non.

Moassi: J'avais dessiné tout un rébus. Avec une invitation en ... Pas vu? Comment se fait-il que tu m'aies suivi?

Marie-Jeanne: Parce que je le voulais.

Moassi: Pas parce que... Pourquoi alors?

Marie-Jeanne: Parce que je te trouve si beau.

Je crois que je trouve que tu es ce que j'ai jamais vu de plus beau.

Moassi: Tu es folle, tu ne me connais pas. Et tu entres avec un parfait étranger dans une chambre d'hôtel à Paris. Et demain, que vas-tu faire demain ?

Marie-Jeanne: Etre auprès de toi.

Moassi: Tu n'es pas déçue maintenant que tu entends ma voix?

Marie-Jeanne: Non, pas du tout. Et tu parles bien français.

Moassi: Quand nous étions aux guichets, ce midi, à Bruxelles, tu t'es détournée, c'était pour ne pas avoir à être déçue ?

Marie-Jeanne: Non, ce calme, c'était très bien. Nous venions tout juste d'arriver à Bruxelles, nous nous étions laissé hypnotiser ensemble pendant une demi-heure devant ce panneau où clignotent les destinations ; nous deux, l'un à côté de l'autre, épaule contre épaule, jusqu'à devenir de belles, grandes grues. De temps en temps, je m'appuyais légèrement sur ma jambe gauche, pour que mon épaule touche la tienne.

Moassi: Et elle l'a touchée.

Marie-Jeanne: Tu l'as sentie, oui?

Moassi: Oui, certainement.

Marie-Jeanne: Je voulais te toucher, mais je ne voulais rien casser.

Moassi: Et maintenant, est-ce que nous ne cassons pas tout en parlant, maintenant?

(silence)

Moassi: Peut-être vaut-il mieux ne pas en parler.

Marie-Jeanne: Tu es fatigué?

Moassi: Ça va. Toi?

Marie-Jeanne: Un peu tout de même, ça commence.

Moassi: Tu choisis quel lit?

Marie-Jeanne: Oui, je dois choisir, ces Français, ils ont une de ces réputations puis tu débarques dans leurs petites chambres et les lits sont à deux mètres l'un de l'autre.

Je prends celui-ci.

Moassi: Tu veux de l'eau?

Marie-Jeanne: Oui, volontiers.

Moassi: Dors bien.

Marie-Jeanne: Dors bien.



(Il fait sombre. Ils sont couchés. Pas un bruit.)

Marie-Jeanne: Excuse-moi. Hum. Excuse-moi, dis.

Moassi: Oui?

Marie-Jeanne: Je ne connais toujours pas ton nom.

Moassi: C'est vrai. Dire que nous ne l'avons pas encore dit.

Marie-Jeanne: C'est peut-être mieux ainsi.

Moassi: Oui, sans nom.

Marie-Jeanne: Ou avec un autre.

Moassi: Je serais soulagé de pouvoir porter un autre nom.

Marie-Jeanne: Toi aussi? Oui, vraiment, moi aussi, recommencer à zéro. A partir de maintenant, je m'appelle autrement. Ce serait tout de même fantastique si tout le monde faisait la même chose.

Moassi: Mais ce serait aussi une trahison. Il y a de quoi insulter la vie, ça fait presque un demi-siècle que je porte mon nom. Je m'appelle Moassi.

Marie-Jeanne: Je m'appelle Marie-Jeanne. Ce n'est pas ça qui fait s'ouvrir les bourgeons. Marie-Jeanne Daems. Ça ne te dit rien? Daems, la famille Daems du Limbourg? Rik Daems, en fait, il faut dire Hendrik. Il a été ministre, celui-là. Il habite avec sa femme dans une très belle maison, j'ai vu des photos. Et bien, c'est de la famille !

Moassi: C'est plus facile d'accepter ton nom, alors?

Marie-Jeanne: Je ne l'ai jamais vu, seulement quand j'étais gamine, il avait douze ans et il se laissait pousser la moustache, à une communion en 1972. Et j'ai aussi entendu dire du mal de sa maison. Qu'elle serait trop grande. Mais après je me suis dit mais enfin comment une maison peut-elle bien être trop grande ? C'est un truc qui ne rentre pas.

Moassi: Alors elle est peut-être bien trop grande, la maison, si ça ne rentre pas?

Marie-Jeanne: Ca peut rentrer, si ça ne tient qu'à moi, vraiment, si je le pouvais. Mais ce n'est pas la première fois que je le remarque : ma tête est trop petite. J'aimerais bien m'ouvrir la tête, avec un morceau de fer, ou un ouvre-boîte, ou l'éplucher et en faire une longue épluchure comme les femmes russes qui gagnent des concours en transformant la pelure d'une pomme de terre en une guirlande d'un mètre et demi. Tout l'air qui pourrait y circuler à l'aise, alors ! Et puis, j'aimerais bien aussi évier la pomme de terre, une tête où tout pourrait rentrer, et d'où tout pourrait sortir, une tête perméable, de l'air, un souffle de vent, une tête qui est partout, une tête soluble, une tête perdue.

Moassi: *(ronfle)*

Marie-Jeanne: ... comme ça, je pourrais garder mon nom ou changer de nom, un nom qui me comprend toute, n'existe de toute façon pas. Parce que, dans ce cas, je serais partout. Je suis tout et en même temps. Tu sais, quand nous marchions ensemble ce matin vers la gare de Kortessem, dans ce silence étouffant, j'avais le sentiment que mon corps n'entourait plus mon esprit, mais l'inverse. Mes jambes bougeaient au même rythme que les tiennes.

Moassi: *(ronfle)*

Marie-Jeanne: Façon de parler. Je ne pense pas que je crois en l'esprit, ensuite au corps. C'est beaucoup trop systématique, trop fermé. Je crois que je suis un sac de viande dans lequel les événements peuvent percer des trous, ce qui fait que je deviens un champ dans le vent. Qu'est-ce que tu crois?

Moassi: *(ronfle)*

Marie-Jeanne: Tu dors bien. Vite. C'est bon signe. Une bonne conscience. Je le savais bien. Je te fais confiance. Je ne sais pas si c'est intelligent. Mas je le fais tout

de même. Je viens tout juste d'investir une grosse somme dans un système d'alarme et me voilà, sur le coup de minuit, dans un hôtel douteux avec un Arabe. Et je n'ai pas peur.

Moassi, tu m'entends? Non. Moassi, je dois peut-être avouer quelque chose, tout de même. Je ne sais pas si j'éprouve des sentiments intenses, maintenant. Je suis libre de tout sentiment. Ça ne me fait pas peur, c'est comme si j'étais de l'eau. Tout le reste tombe en morceaux. Je crois que je suis capable d'aller partout maintenant. Moassi? Moassi...

Moassi: mmmgggr

Marie-Jeanne: Pas la peine d'exagérer ta bonne conscience. Je peux sortir. Oui. Je peux sortir à l'aise, maintenant. Je n'ai pas peur. Je peux descendre et aller à gauche, et à droite, je peux choisir, monter la rue. Moassi, je vais le faire, je ne sais pas si je reviendrai. Oui, Paris! Les rues de Paris, la nuit, magnifique, et il fait encore chaud, je verrai bien où j'aboutirai, dehors, à partir de maintenant, je peux sortir.

(elle se lève, s'assied au bord du lit)

Moassi, peut-être devrions-nous nous contenter de ceci. Endormi.

(elle prend ses affaires, remet ses vêtements ordinaires, pas encore ses chaussures, elle les garde en main pour ne pas faire de bruit) Je sors, qui sait ce qui se passera. Moassi, je vais disparaître dans les rues, ...

(elle se dirige vers la porte)

Moassi, dis quelque chose. *(elle s'assied par terre, s'appuie contre la porte)* Ça te contrarie que je parte?

Moassi: grrrrsnronffffzzzronffffzzz

Marie-Jeanne: Nous ne sommes pourtant pas attachés l'un à l'autre? C'est si bon, cher Moassi, c'est si bon que tu ne me prends pas dans tes bras, je n'en ai pas besoin, je peux devenir tant d'autres personnes, et tu me laisses faire, cher Moassi, ça fait tant de bien, un bien inattendu, que tu me laisses faire, merci, cher Moassi *(s'écroule de sommeil)* merci, je ne dois plus être moi-même, *(signe de la tête)*, tu vois, je peux aller partout, ça fait tellement de bien, cher..., bien *(elle s'endort contre la porte)*.

(tous deux sont endormis)

Marie-Jeanne: Une bête! Une bête sur mes doigts de pieds, mais si, on dirait une souris, non, la voilà, là, c'est un rat!

Moassi: *(émerge avec difficulté de son sommeil)* Chhht, du calme, du calme.

Marie-Jeanne: Quoi du calme, il y a un rat, et il en veut à mes doigts de pieds!

Moassi: *(se lève et l'aide à se mettre au lit)* Comment se fait-il que tu te sois couchée là?

Marie-Jeanne: Je trouvais que c'était un bon endroit pour se coucher.

Moassi: Montre-moi, il t'a mordue?

Marie-Jeanne: Fais-le sortir!

Moassi: Mais alors ce n'est vraiment pas grave. Dis-moi, où veux-tu dormir?

Marie-Jeanne: Au lit.

Moassi: Ça va? Tu crois que tu pourras dormir?

Marie-Jeanne: Oui, oui, ils ne peuvent pas venir jusqu'ici.

Moassi: Attention, ils escaladent, tu sais. Et ils trottent ici, le long du bord.

Marie-Jeanne: C'est bon.

Moassi: Dors bien.

(il pourrait lui donner un baiser de bonne nuit, il hésite et s'arrête juste à temps)

Marie-Jeanne: *(n'est pas déçue outre mesure, question maladresse et détachement des idiomes des amourettes, elle est sur la même longueur d'ondes que lui)*

Dors bien.

(silence)

Moassi: Marie-Jeanne? Tu dors. Peut-être que les yeux s'ouvrent pendant le sommeil. Je suis bien réveillé mais je suis aveugle comme si j'avais les yeux fermés. Peut-être vois-tu maintenant ce que nous ne voyions pas quand nous étions éveillés. Nous sommes en train de sauter dans le vide, Marie-Jeanne, le vide. Nous sautons et il n'y a peut-être pas d'eau du tout. Marie-Jeanne, je suis une grenouille en fait, ma vie une succession de sauts dans le vide. Je suis une grenouille qui saute dans une flaque où il n'y a pas du tout de lumière. Je fais parfois de très grands sauts mais je retombe toujours exactement à la même place. Un quart de tour à gauche ou à droite, oui, bon, mais ce n'est pas ça qui vous ouvre l'horizon.

Je connais ça, Marie-Jeanne, je le connais tellement bien.

Marie-Jeanne: Vraiment?

Moassi: Tu ne dors donc pas?

Marie-Jeanne: Continue.

Moassi: Il n'y a rien à dire. C'est l'enfer. Il n'y a rien à dire. Chaque revirement s'est avéré ne pas en être un. Il n'y a aucun suspense. Aucun dénouement. Plus aucun drame. Les blagues sont presque épuisées, et mon propre drame est étalé quelque part, écrasé sous une roue arrière de l'histoire. Elle poursuit sa route. Elle suit son chemin comme un chien qui se mord la queue.

Marie-Jeanne: Moassi, laisse donc ce chien me mordre les mollets, je suis ici auprès de toi, plus rien ne peut venir entre nous, même si tu as traversé beaucoup de choses.

Moassi: Je ne pense pas que j'en ai traversé beaucoup.

J'ai été beaucoup traversé.

Marie-Jeanne: Je ne le crois pas, pas toi.

Moassi: Tu as raison: je te présente 42 ans de résistance.

Marie-Jeanne: Eh bien, ça a plutôt bonne mine.

Moassi: C'est vrai, ni rouillé ni sclérosé.

Marie-Jeanne: Quarante-deux ans de résistance et immaculé!

Moassi: Immaculé et inchangé, rien n'a vraiment changé, de révolte en révolte. Rien n'a changé. D'abord, quand j'avais 15 ans, contre mes parents, à Sfax, en Tunisie, c'est là qu'on habitait. S'ils priaient assez longtemps à genoux, ils croyaient que la dictature se changerait pour eux en paradis. La seule amélioration dans leur vie est qu'ils ont maintenant les genoux plus calleux. Vers mes 18 ans, j'ai été manifester avec mon frère et mes amis, dans la résistance organisée encore bien. En prison, je n'ai pas résisté. J'ai été condamné à 25 ans, ils m'ont libéré après deux ans. Je n'ai rien fait pour ça. Ça m'a fort marqué, je n'avais rien fait pour ça. Il y a eu – comme ils ont dit – “un accident ” avec mon frère. Il était avec moi en prison. Il avait résisté lui.

Arrivé en Belgique, demandeur d'asile. Immaculé et inchangé. Un jour, le directeur du centre nous a demandé de ne plus rester dans la rue par groupe de plus de dix. C'était inhabituel en Belgique et ça, nous devions le respecter. J'ai éclaté de rire et j'ai dit que si pour les Belges, respecter c'est la même chose qu'imiter, qu'ils donnent le droit de vote à leur miroir. A partir de là, sanction sur sanction. Et je suis parti, de ma propre initiative. Rien changé, immaculé. Résultat : sans papiers. Après de longues recherches, j'ai pu commencer comme ouvrier clandestin dans le garage Nissan à Kortesseem. Ce type était très bon pour moi. Ça fait trois ans que je fais ça maintenant. Il m'a appris le néerlandais, et sa femme m'apportait régulièrement une brouette de livres pour que je ne fasse pas trop de bruit. Je les ai tous lus. J'étais payé et logé et de temps en temps, il me filait des extras.

Marie-Jeanne: Et alors tu allais au Lidl?

Moassi: Ou bien j'économisais.

Marie-Jeanne: Pour faire quoi?

Moassi: Pour acheter un billet de train par exemple.

Marie-Jeanne: Pour faire quoi?

Moassi: Pour aboutir quelque part où je pourrais devenir un élan.

Marie-Jeanne: Un élan?

Moassi: Ce n'est pas parce qu'on n'a plus d'illusions qu'on se rend. Un élan glorieux et noble, si transparent qu'il n'a pas besoin de papiers.

Marie-Jeanne: *(elle le regarde, elle se change lentement en élan)* Sens, ici.

Moassi: Où?

Marie-Jeanne: Ici, tu le sens, ces bosses.

Moassi: *(se change aussi lentement en élan)* Maintenant que tu le dis, ça devient une vraie crête.

Marie-Jeanne: Un renne !

Moassi: Ce n'est pas avec ça qu'on achètera une fermette, mais ce n'est pas mal.
(ils arpentent la chambre, tous deux en élans)

Marie-Jeanne: Vaut mieux ne pas se mettre à rêver d'une fermette, autrement il faudra aussi avoir des petits poneys et qu'est-ce qu'on fera avec des petits poneys ?

Moassi: Même le plus petit poney, on le frappe sur le nez

Marie-Jeanne: Ah, oui, parce que tu es un renne.

(ils mangent dans les feuillages des arbres, broutent, se couchent)



Marie-Jeanne: J'ai dormi profondément.

Moassi: Oui, moi aussi, il est tard maintenant.

Marie-Jeanne: Quelle heure peut-il bien être ?

Moassi: Dix heures moins le quart.

Marie-Jeanne: Il y a beaucoup d'animation dehors.

Moassi: Beaucoup de gens dans la rue.

Marie-Jeanne: C'est habituel, à Paris ?

Moassi: J'ai entendu dire que oui.

Marie-Jeanne: Beaucoup de policiers aussi.

Moassi: Ça me fait peur.

Marie-Jeanne: Les policiers ?

Moassi: S'ils font des contrôlent. Je n'ai pas de papiers. Ils vont m'expulser directement.

Marie-Jeanne: Alors on a vraiment eu beaucoup de chance dans le train, hier.

Moassi: Tu l'as dit, c'était un risqué calculé. Si les contrôleurs n'avaient pas vu clairement que tu voyageais avec moi, ils m'auraient demandé mes papiers, ça ne fait aucun doute.

Marie-Jeanne: Qu'est-ce qu'on va faire ici, alors ?

Moassi: Je préférerais attendre que ça se calme un peu dehors, puis continuer. C'est bon, pour toi ?

Marie-Jeanne: Oui, oui.

Moassi: Mais sors toi, vraiment, va explorer la ville, je t'attends ici.

Marie-Jeanne: Non, non, j'attends avec toi, nous irons ensemble.

Moassi: On reste ici alors?

Marie-Jeanne: Pour moi, c'est bon, on attend que ça se calme dehors et puis, on verra. Juste un petit détail, Moassi.

Moassi: Quoi?

Marie-Jeanne: Le rat.

Moassi: Tu veux que je l'attrape?

Marie-Jeanne: Je peux faire du café, tu sais, parce que j'ai pris ma bouilloire et des filtres.

Moassi: Miam, il me reste du pain.

(ils mangent)

Je trouve que la lumière est belle dans cette chambre

Marie-Jeanne: Et tout compte fait, elle est en ordre. A part le rat.

Moassi: Ça ne me dérange pas.

Marie-Jeanne: Des remorque-microbes, de vrais petits camions poubelles qui respirent et qui roulent trop vite.

Moassi: Tu veux que je l'attrape maintenant?

Marie-Jeanne: Oh, ça me rassurerait, oui.

(Moassi se couche par terre, à plat ventre)

Ces, ces bestioles, elles se nourrissent de nos maladies.

(Moassi étend les bras, aux aguets)

Ce qu'on doit brûler, suer ou rejeter parce qu'autrement, on en mourrait ou on se tuerait mutuellement, ils en vivent, eux. Ils sont les meurtres que nous ne commettons pas. Ils sont les cancers auxquels nous ne succombons pas encore. Leur queue fume de notre répugnance. Le trottement de leurs petites griffes rythme l'accoutumance au confort de notre atrocité domestique, jardinière et culinaire. Dans leurs yeux de chiffes molles clignote le mal banal que nous faisons. C'est l'horreur de cette civilisation de papier qui perce à travers l'éclat mat des écailles de leurs yeux. Et dans leurs petits cris résonnent les échos de notre tendance au comportement génocidaire.

Moassi: Je l'ai!

Marie-Jeanne: Ii!

Moassi: Je l'ai, je le tiens!

Marie-Jeanne: Attention qu'il ne morde. Qu'est-ce que tu vas en faire?

Moassi: Prends ta bouilloire.

Marie-Jeanne: Quoi?

Moassi: Fais ce que je te dis. Je vais lui régler son compte pour de bon, à lui et à toute sa famille. Prends la bouilloire. Remplis-la et allume-la. Bien. Attends que l'eau bouille.

Marie-Jeanne: Qu'est-ce que tu vas faire?

Moassi: Quand on plonge un rat vivant dans l'eau bouillante, son cri est si douloureux et si atroce pour les autres rats qu'ils évitent l'endroit de toute leur vie. C'est un bruit si aigu que l'homme ne peut l'entendre. Les autres rats dans un rayon de plusieurs centaines de mètres l'entendent très bien, eux. La méthode la plus radicale.

Marie-Jeanne: L'eau bout.

Moassi: Bien, soulève le couvercle.

Marie-Jeanne: Je n'ose pas.

Moassi: Soulève le couvercle.

(Moassi, le rat dans ses deux mains fermées, se précipite vers la bouilloire et le fourre dedans)

Entre là-dedans! *(maintient le couvercle fermé et rallume la bouilloire)*

(silence de mort)

Marie-Jeanne: Tu entends quelque chose?

Moassi: Non, les hommes sont incapables de l'entendre.

Marie-Jeanne: C'est trop aigu pour un homme?

Est-ce qu'on l'entendrait si ça se passait avec un autre homme?

Et est-ce qu'on comprendrait, et est-ce qu'on le raconterait, qu'il ne faut plus jamais revenir à cet endroit, jamais de la vie?

Moassi: Dans les villages au Rwanda, ils brassent de la bière maintenant. Primus, de la brasserie de Haacht. Heineken a aussi le projet de partir.

Marie-Jeanne: Et à Auschwitz, il paraît qu'il fait bon vivre maintenant.



Moassi: C'est toujours animé dehors. On dirait même que ça augmente.

Marie-Jeanne: Qu'est-ce qu'ils crient? Ou bien ils chantent?

Moassi: Laisse les rideaux fermés.

Marie-Jeanne: Mais ils ne vont tout de même pas venir te demander tes papiers ici.

Moassi: Je préfère.

Marie-Jeanne: Bon, ça nous laisse le temps de faire des projets pour quand ils se seront calmés dehors.

Moassi: Nous ne sommes pas obligés de les faire ensemble.

Marie-Jeanne: C'est bien parce que nous ne sommes pas obligés, cher Moassi. J'ai un plan. Du business à long terme.

Moassi: (*rit*) Je n'ai aucune expérience dans les affaires.

Marie-Jeanne: Tu crois vraiment qu'un petit oiseau a de l'expérience lors de son premier vol direction les branches des arbres?

Moassi: Non, mais il a au moins les gènes qu'il faut.

Marie-Jeanne: Nos gènes, je vais t'en faire une omelette moi, tu ne sais plus de quoi tu parles. Mets-toi là. Tu étais un Pakinois, et ça, c'est ton nightshop.

Bonjour monsieur.

Moassi: Bonjour.

Marie-Jeanne: Je m'appelle Marie-Jeanne Daems et je viens avec mon collègue Moassi vous offrir nos services.

Moassi: Nous pas besoin, merci, merci.

Marie-Jeanne: Un paquet de Barclay, s'il vous plaît.

Moassi: (*lui donne vraiment une cigarette*)

Marie-Jeanne: C'est combien ?.

Moassi: Cinq euros.

Marie-Jeanne: Voici.

Moassi: Au revoir.

Marie-Jeanne: Raté. Raté monsieur, raté. Vous auriez pu m'offrir autre chose de votre assortiment. Ah oui ! Allez, essayez.

Moassi: Vous désirez autre chose?

Marie-Jeanne: Raté. Complètement raté. Monsieur, vous devez me donner envie d'acheter encore un petit produit. Vous devez dire : "Si vous êtes soucieuse de votre équilibre, cette limonade est faite pour vous." Paf! Vendu! Bien sûr que nous le voulons, puisque au plus profond de nos pensées, nous poussons honteusement nos bourrelets devant nous comme si c'était des bols de manioc dont nous venons juste de nous emparer. Monsieur le Pakinois, confiez-nous la vente dans votre magasin, mon collègue Moassi et moi, pendant une semaine, gratuitement.

Moassi: Mais mais mais, non, mon magasin!

Marie-Jeanne: C'est toujours votre magasin! Simplement, mon collègue et moi, nous nous chargeons de la vente pendant une semaine, vous vous reposez, vous regardez des éléphants chantants ou vous continuez à ressembler lentement à une caisse en carton, nous vous assurons le double de votre gain, et ce gain est pour vous.

Moassi: Vous êtes Mère Thérèse? Vous sucez aussi les purulences?

Marie-Jeanne: Non, nous lançons notre boisson fraîche!

Moassi: Marie-Jeanne, où veux-tu en venir?

Marie-Jeanne: Monsieur le Pakinois, pouvons-nous commencer, oui ou non?

Moassi: C'est bien.

Marie-Jeanne: Voilà, première étape: réussie. Nous avons un magasin de nuit pour toute une semaine. Tu fabriques un grand panneau en bois et tu graves en jolies lettres : “Buvez Mojeanne.” Moassi, Marie-Jeanne. Je concocte un bon petit jus et nous le mettons en bouteille. Nous vendons tellement cette première semaine que nous pouvons faire la même chose dans un autre magasin, la semaine suivante. La semaine d’après, rebelote, et à partir de là, c’est nous qui payons les autres pour le faire. Le moindre cent qui rentre, on le réinvestit. Au bout d’un an, on dispose d’un réseau prolifique. Et c’est là que commence la phase numéro deux. Tu es directeur d’un groupe qui investit du capital à risque. Et ça c’est ton bureau. Toc toc.

Moassi: Un instant je vous prie. (*murmure*) Marie-Jeanne, tu es complètement cinglée?

Marie-Jeanne: Toc toc.

Moassi: Entrez.

Marie-Jeanne: Marie-Jeanne Daems, de la Mojeanne Company. Vous connaissez nos activités?

Moassi: Pas dans le détail, non, pas vraiment.

Marie-Jeanne: Mais vous avez certainement jeté un œil sur notre chiffre d’affaires?

Moassi: Ils n’ont pas dû me parvenir.

Marie-Jeanne: Je suis toute disposée à vous l’exposer en détail.

Et je fais en sorte qu’il investisse quelques centaines d’euros dans l’expansion de la Mojeanne Company. Mojeanne grandit et grandit et deux ans plus tard, nous recevons un courrier de la Coca-Cola Company: une reprise nous intéresserait-elle? Toi, un million d’euros, moi, un million d’euros, il ne reste plus qu’à discuter de ce que nous allons faire.

Qu’en penses-tu?

Moassi: Je ne savais pas que tu étais si douée.

Marie-Jeanne: Et tu ne m’as pas encore vue en consultante en aviation.

Moassi: Je ne sais pas si je me lancerais.

Marie-Jeanne: Allez, dans cinq ans, on descend la rue ici en taxi, tous ces gens ont disparu. Et on prend une photo, ici, de cette fenêtre, et on rentre à la maison et on la colle dans notre grand livre.

Moassi: Et ensuite?

Marie-Jeanne: Ensuite, on réfléchit au genre de mobilhome qu’on veut.

Moassi: Tu crois vraiment que ça ira mieux?

Marie-Jeanne: Partout où on passe: “Time’s up, get The Mojeanne Experience.”

Moassi: Et ils les mettent dans leur frigo?

Marie-Jeanne: Ou d'un coup, glou glou, dans leur petit bedon.

Moassi: Et The Mojeanne Experience surnage quelque part dans les intestins, pendant la digestion?

Marie-Jeanne: Oui, et nous quelque part au soleil.

Moassi: Tu crois que ça aura changé quelque chose?

Marie-Jeanne: Que veux-tu dire?

Moassi: Nous changeons de tableau, c'est tout, nous ne sommes plus parmi les 94% sans, mais parmi les 6% avec. Et ils n'ont même pas besoin de changer leurs statistiques pour ça. Les 6% ne peuvent de toute façon pas augmenter, donc puisque nous venons nous y ajouter, quelqu'un des 6 passe chez les 94. C'est peut-être quelqu'un que nous connaissons.

Marie-Jeanne: Mais c'est bien pour nous tout de même.

Moassi: C'est bien pour eux. Rien ne change. C'est un bon comportement, c'est moral. Conforme, désirable, à prévoir et à anticiper. Et tout reste immaculé et inchangé. Nous ne puons même pas. Nous ne puons même pas à cause de ce que nous ne faisons pas.

Marie-Jeanne: Mais nous entreprenons, ou quoi?

Moassi: Tu joues ton ADN, au rythme d'une idéologie hurlante.



Moassi: Le feu de tous les jours chassent mes chevilles. Quelle course. L'arrière de mes yeux une pub au néon fondante. Un leurre combatif se met à dégouliner. Si je garde assez longtemps mes yeux ouverts sans cligner, l'immobilité s'y faufile. L'immobilité dans le mouvement, la cheville ouvrière, la cendre de tous les jours. Je voudrais pouvoir baver. Baver tant et si bien que ma bave couvrirait la terre, la recouvrirait comme une couverture pour qu'une nuit, une nuit seulement, elle puisse dormir, fermer un peu les yeux et puis dormir et demain, se lever en forme.

Marie-Jeanne: (*entend soudain des cris, va regarder dehors*) C'est sûrement le foot. A mon avis, les Français jouent aujourd'hui un match dont dépend leur fierté nationale.

Moassi: Non, il n'y a pas de grandes compétitions en ce moment, je crois.

Marie-Jeanne: Un déplacement de population pareil, ça ne se voit que pour les matches historiques.

Moassi: Peut-être un concert pop.

Marie-Jeanne: Un concert pop historique alors.

Moassi: Pour le Soudan: Sauvez le Darfour avec Charles Aznavour.

Marie-Jeanne: Ou Pearl Jam, j'espère, je les trouve graves, peut-être qu'on les entendra jusqu'ici.

Moassi: De la géopolitique par le tympan. Ai toujours soupçonné que les solutions sont plus simples qu'on ne le fait croire.

Marie-Jeanne: Parfois, cher Moassi, on dirait que tu vas te dissoudre et devenir un saule pleureur. Même ça, tu vas trouver que c'est trop simple.

Moassi: Non, non, pas du tout. Saule pleureur? Oui. Parfois, je ne vois pas comment je pourrais rester debout autrement.

Marie-Jeanne: Tu dois te vider les yeux. Ejecter. Comme un extincteur. Et puis, regarder, regarder encore le feu de chaque jour, et pomper, avec tes yeux, pomper, jusqu'à te vider complètement, plus de désirs, plus d'espoir et plus d'attente. C'est là que tu atteins la volonté primitive, la volonté originelle qui fait tourner la terre. Et la voilà qu'elle est là. Tu t'y frottes, elle s'infiltré en toi, et toi en elle, et il n'est plus question de toi et tu es libre, vrai, déraciné et dangereux.

Moassi: Les pensées sont au cerveau ce que l'urine est aux reins.

Marie-Jeanne: Mais une pensée comme celle-ci te permet de pisser complètement volontairement à la tête de celui qui en a besoin.

(Moassi se lève, sort de son sac de sport une grande ceinture en cuir, il se rassied, la ceinture en main, joue avec les boucles)

Marie-Jeanne: Tu voulais me la montrer?

Moassi: Je ne sais pas si je le voulais, je l'ai fait.

Marie-Jeanne: Ah bravo, c'est du joli. Et tout le tralala autour.

Moassi: Ça vient d'où, à ton avis?

Marie-Jeanne: De toi sûrement?

Moassi: Tu l'aimerais?

Marie-Jeanne: Moi? C'est un cadeau de toi pour moi?

Moassi: Si tu veux. Ça sert à quoi, à ton avis?

Marie-Jeanne: Je n'en sais rien, mais je lui trouverai sûrement une utilité. Tu n'en as plus besoin?

Moassi: Non, c'est pour toi.

Marie-Jeanne: Fantastique, merci bien. Sache le bien: ce qui est à moi, est aussi à toi, c'est vrai, si tu veux encore l'utiliser, pas besoin de le demander.

Moassi: Merci bien.

Marie-Jeanne: Je pourrai mettre de la monnaie là-dedans, ou un pique-nique pour quand on ira se promener, plus tard. Tu ne l'as jamais utilisée?

Moassi: Je l'ai reçue à la mosquée.

Marie-Jeanne: Dis donc, qu'est-ce que tu as fait en échange?

Moassi: Rien. Ils les distribuent à ceux qui veulent éventuellement faire quelque chose eux-mêmes, mais surtout pour se sentir unis à ceux qui ont utilisé la même ceinture. J'ai reçu cette ceinture de l'imam. Un type est venu parler, d'Afghanistan, l'imam d'Hasselt avait remarqué que j'étais fasciné, après il m'a donné cette ceinture. Et une adresse mail. Pour si je voulais aller plus loin.

Marie-Jeanne: Plus loin?

Moassi: Tout droit dans les bras d'Allah, dans le mille.

Marie-Jeanne: Donc en fait, c'est comme un chapelet chez nous ? Chaque boucle est une petite prière?

Moassi: Tu pourrais le comparer ainsi, un chapelet vraiment puissant.

Marie-Jeanne: Chez nous, ça ne s'utilise plus.

Moassi: Chez nous, de plus en plus.

Marie-Jeanne: Tu crois que ça fait vraiment de l'effet?

Moassi: Sans aucun doute, mais lequel?

Marie-Jeanne: Chez nous, un chapelet, c'était quelque chose qui te bouclait la bouche, grain après grain. Tu ne parlais plus toi-même, tu déroulais la tradition en marmonnant, un lent tram vers Dieu le père. On n'utilise plus ça, aujourd'hui. C'est ce qui arrive quand le terminus traîne à apparaître, alors les gens descendent.

Moassi: Mais juste avant de descendre, ils se déchaînent un coup, incroyable. En un déni désespéré. C'est pourquoi en ce moment, une ceinture comme celle-ci est si populaire chez nous.

Marie-Jeanne: Comment ça s'utilise, alors?

Moassi: Je la porterais comme ça, sur tes hanches, pas trop serrée, et puis, toi et moi, on va se promener dans une allée où des centaines de champs de fleurs se balancent, des coquelicots qui nous font signe, et nous nous enfonçons dedans et nous cueillons les pistils et les graines et dans chaque compartiment de la ceinture, on met des graines d'un autre coquelicot, et on continue notre balade, jusqu'au moment où nous devons marcher dans une avenue sans coquelicots, alors nous prenons les graines dans nos doigts et nous les éparpillons et nous les laissons s'envoler le long du chemin.

C'est ce que je ferais, oui.

Marie-Jeanne: Mais ce n'est pas comme ça que vous faites chez vous ?

Moassi: Non, comment ferais-tu, toi?

Marie-Jeanne: Fais-moi voir? Oui, en principe, on pourrait l'utiliser aussi comme un chapelet, évidemment... Mais ça a quelque chose de militaire... Ou de la Croix Rouge : une ceinture de premiers soins?... On peut y mettre beaucoup de choses... Oui, je crois que je l'utiliserais comme une ceinture de premiers soins, mais alors de premiers soins en cas de solutions. Pour des gens qui veulent en sortir un moment

et qui se sont empêtrés malencontreusement dans les solutions. C'est vite arrivé, hein, un moment d'inattention et paf, tu ramasses les solutions. Donc, on a cette ceinture, et on va prendre par exemple une pierre grise dans ce sac. Magnifique, violent, amusant: insoluble! Et ce compartiment par exemple, je le laisse vide: de l'air, simplement. Ça a l'air résolu, mais quand on regarde assez longtemps "l'air", ou quand on réfléchit à quelque chose qui est "simplement vide", on se débarrasse vite de ses solutions et on peut continuer, au moins. Oui, je l'utiliserais comme une ceinture de premiers soins.

Moassi: Mais ce n'est pas non plus comme ça qu'on fait chez vous.

Marie-Jeanne: C'est bizarre de t'entendre dire nous et vous. Ça ne te réussit pas trop bien.

Moassi: Parfois j'aimerais pouvoir dire nous. Mais je n'y suis jamais parvenu.

Marie-Jeanne: Moi non plus. Je n'y arrive pas.

Moassi: Je ne sais pas si j'appartiens encore à un nous.

Marie-Jeanne: Moi non plus.

Moassi: Je ne sais pas si je dois considérer ça comme une abomination ou justement comme une chance.

Marie-Jeanne: Je crois bien que ça doit être amusant. Sentir ainsi qu'on appartient à un peuple ou à une foi. Calmant même.

Moassi: Et crépitant. Comme une mèche.

Marie-Jeanne: Mais au bout du compte, rassurant. Parce que cet esprit du peuple et de foi, ça forme un solide airbag.

Moassi: Mais il est si épais qu'on ne peut plus conduire soi-même.

Marie-Jeanne: Ça peut faire du bien, parfois, non?

Moassi: Ce sont ceux qui ne conduisent pas et qui sont derrière qui ont la nausée, les conducteurs et les pilotes sont rarement malades.

Marie-Jeanne: Je veux déshabiller mon visage.

Moassi: Que dis-tu?

Marie-Jeanne: Que je voudrais déshabiller mon visage.

Moassi: Mais je vois ton visage, moi.

Marie-Jeanne: C'est vrai?

Moassi: Oui, je vois ton visage.

Marie-Jeanne: Mon visage nu?

Moassi: mmmoui.

Marie-Jeanne: J'aimerais que ça puisse exister: une communauté uniquement de visages nus. Ensemble. Une communauté qui n'a pas encore de nom.

Moassi: Comme nous maintenant? ...



Moassi: Tu n'as pas faim?

Marie-Jeanne: Ça commence, oui.

Moassi: Il est dix heures passées, déjà.

Marie-Jeanne: Si tard. On devrait peut-être aller manger un bout dehors.

Moassi: Je n'ose pas encore.

Marie-Jeanne: Je peux aller chercher quelque chose.

Moassi: Ecoute donc le boucan qu'ils font dehors. Je ne m'y risquerais pas si j'étais toi.

Marie-Jeanne: Tu as peur?

Moassi: On dirait bien que ça dégénère.

Marie-Jeanne: On dirait vraiment les cris et les hurlements d'une masse sans pitié. Tu ne veux donc vraiment rien manger?

Moassi: On pourrait peut-être aller se promener quand il fera calme, la nuit. Il y aura encore sûrement des boutiques ouvertes.

Marie-Jeanne: Tu vas rester là, comme ça?

Moassi: Je n'ai pas encore réfléchi à la question.

Marie-Jeanne: Tu devrais peut-être venir ici.

Moassi: Là?

(Marie-Jeanne embrasse Moassi)

Marie-Jeanne: Et qu'est-ce que ça lui fait, à notre simple d'esprit?

Moassi: Ça lui fait sentir la matière.

Marie-Jeanne: Je te crois.

(l'embrasse à nouveau)

Moassi: Dis donc, tu as la peau blanche ici.

Marie-Jeanne: C'est le manque de soleil, hein, c'est normal.

Moassi: On dirait une page blanche.

Marie-Jeanne: Tu veux écrire quelque chose?

Moassi: Non, au contraire, c'est si blanc, si rien.

Marie-Jeanne: J'ai fait du banc solaire avant, mais dès qu'ils ont parlé de tous ces cancers, j'ai arrêté.

Moassi: C'est si bizarre, que ce petit bout, d'ici à là, ce soit toi. Il n'y a rien de plus qu'une centaine de centimètres. Et parmi eux, tu es là. Tout ce que tu es. C'est tout.

Marie-Jeanne: Oui, tu pourrais m'échanger pour trois sacs en plastique de commissions, question volume, c'est la même chose.

Moassi: Mais ta matière est plus complexe.

Marie-Jeanne: Tu crois? Prends un pot de cornichons, par exemple. Moassi, je peux t'assurer que si tu l'examines soigneusement, que c'est aussi subjuguant que mes poignets, tiens. Ou bien, le cassoulet en boîte de Knarff, ce qu'il y a là-dedans est plus complexe que 450 grammes de mon bras, à mon avis.

Moassi: Regarde, mon bras contre le tien.

Marie-Jeanne: Deux pots de cassoulet. Un avec de la sauce foncée et l'autre avec une petite béchamel.

Moassi: Je ne suis pas fait de cassoulet, ni de tissus cellulaires.

Marie-Jeanne: J'ai seulement peur des bêtes.

Moassi: Ton moi est caché entre ces tissus cellulaires? Est-ce que je dois en avoir peur? J'aime les entendre, j'aimerais les sentir, pas seulement tes tissus cellulaires, mais toi, toi-même, le même de toi-même. Je voudrais entrer ma main dans ta peau. J'aimerais savoir. Toi. Approcher. Même si je t'ouvrais au couteau, j'enfoncerais les doigts dans tes muscles. Ce ne serait pas encore assez près. Où es-tu?

Marie-Jeanne: (*approche ses yeux, presque contre sa joue*) Et toi, où es-tu? Ici? (*elle le chatouille, il rit*), dans le spasme de ton bras, ou ici, dans le souffle d'air qui sort de ta bouche? (*le chatouille encore*)

Moassi: (*rit*) Quand je suis sorti de prison, un de mes oncles avait préparé une voiture. Quand j'ai pu enfin partir, j'ai reçu mes anciens vêtements et les clefs de sa Ford. La prison, c'était un camp, loin dans le désert. J'ai pu partir à midi, c'était en août. Il a bientôt fait soixante degrés dans la voiture. Après cinq heures de route, je suis arrivé dans un village. J'avais des cloques sur les lèvres. Ils m'ont donné à boire. J'ai fait le plein, et cette nuit-là, j'ai dormi sur la banquette arrière. Dans une odeur de caoutchouc brûlé et de viande. Cette nuit-là, j'ai rêvé de bras, de jambes et de troncs qui glissaient les uns sur les autres. Des humeurs corporelles, la sueur, des morceaux de corps luisants.

Le matin, je me suis remis en route. De nouveau, la chaleur. Le soleil, un vrai ulcère. Un vrai abcès. Je suis arrivé en début d'après-midi à la maison de mon oncle. Je lui ai rendu la voiture, il a ouvert le coffre. Il y avait un grand sac en plastique noir dedans. Nous l'avons sorti. C'était un bodybag. Il a ouvert la tirette et il m'a fallu quelques minutes pour reconnaître le corps de mon frère. Les gardiens de prison l'avaient mis dans le coffre. J'avais roulé deux jours avec ce corps, il était inidentifiable, mutilé, son visage était boursoufflé comme si sa tête allait éclater à tout moment.

Marie-Jeanne: Tu veux déjà mettre ta quéquette dans mon petit trou?

Moassi: Dans le crâne de mon frère, il y avait un trou, je pouvais voir à l'intérieur, il n'y était pas.

Marie-Jeanne: Ce n'est pas sûr non plus que tu vas me trouver dans mon petit trou, parfois oui, parfois non.

Moassi: Je ne recherche pas la certitude, chérie.

Marie-Jeanne: Pas la certitude? C'est toi qui le dis, toi qui es si souvent écrasé sous la certitude que l'univers est trop lourd pour pouvoir marcher debout? Tu ne recherches pas la certitude? C'est culotté, je trouve ça très culotté.

Moassi: Je ne veux pas collaborer à cette tragédie.

Marie-Jeanne: Ha ! Nous y voilà!

Moassi: Tu sais, mon frère a surgit dans son corps quand il a ramassé une pierre et qu'il l'a jetée en direction de la police secrète. Il y était lorsqu'il s'est soudain mis à crier dans un mégaphone, au marché, et lorsqu'il a embrassé sa femme Latifa, à ce moment-là, là, il est apparu.

Marie-Jeanne: Tout compte fait, ce n'est pas souvent que mon "moi" apparaît dans mon sac de viande.

Moassi: *(dessine "moi" de ses lèvres, sans bruit)*

Marie-Jeanne: *(dessine aussi "moi" de ses lèvres, à plusieurs reprises et sans bruit)*

Moi... moi, j'ai dû aller identifier mon mari. Il y a quinze ans. Il s'était assoupi, ça lui arrivait souvent, seulement cette fois, il était au volant de sa voiture, il roulait sur la E40. Quatre morts, sa voiture complètement brûlée. J'ai dû aller à l'hôpital la nuit, ils ont ouvert un tiroir et j'ai vu une saucisse noire, durcie, un rail de chemin de fer calciné. J'ai dit, c'est lui. Je me suis trompée. C'était le chauffeur de l'autre voiture. Ils ont dû reporter l'enterrement de deux jours. Mes enfants ont vomi quand je leur ai raconté. J'ai dit on ne reconnaît rien et ils ont vomi encore plus.

Moassi: C'est un privilège de perdre visiblement son visage. Le plus souvent, il s'use lentement et s'efface.

Marie-Jeanne: Puis, je suis allée chez ma sœur et j'ai dit mon mari est mort et elle m'a fait entrer et m'a servi du café et elle a fait celle qui comprenait. Je dis Liliaaaane? Ma p'tite Liliane? Où vas-tu? Tu es devenue une nappe, et tu en as déjà tellement? Elle s'est mise à rire et elle a eu honte de rire, je lui ai dit tu ne ris pas toi, chez toi, ce sont des petits muscles qui se contractent. Et puis elle a dit, prends des vacances. Je suis rentrée à la maison, à vélo.

Moassi: D'abord, on croit connaître quelqu'un, puis on croit connaître un corps, et puis plus rien. Rien. Un vide.

Marie-Jeanne: C'est horrible.

Moassi: C'est insupportable, et pourtant c'est ce vide qui m'appelle, ce qui m'engendre, ce qui me salue.

Marie-Jeanne: Salut Moassi.

Moassi: Tu te souviens de la première fois où tu n'étais plus dans ton sac de viande?

Marie-Jeanne: Oui. Il y a cinq, six ans. Je n'avais pas fermé l'œil de toute la nuit, une fois de plus. Je m'étais levée à cinq heures. Je me disais: je vais aller faire des courses. Il n'y avait personne en rue, moi non plus, je crois maintenant. J'ai fait des courses mais je n'avais plus assez d'argent pour acheter quelque chose qui me permettrait de m'exprimer. Ou mettre une touche personnelle. Par exemple, acheter une Häagen-Dazs, ou un Scapa of Scotland ou un Nokia. D'ailleurs, j'avais déjà cessé lentement. Et quand je suis passée à la caisse, j'étais partie, tout à fait.

Moassi: Simplement partie?

Marie-Jeanne: Cela ne fait pas si longtemps que je suis revenue.



Marie-Jeanne: J'ai peur.

Moassi: Ils démolissent la rue. Ils pillent.

(une canette de bière entre par la fenêtre)

Marie-Jeanne: N'y touche pas! C'est peut-être une bombe!

Moassi: Mais non, c'est une bière.

Marie-Jeanne: Qui donc lancerait une canette pleine par une fenêtre, à l'intérieur? On la vide d'abord, non?

Moassi: Il avait peut-être déjà assez bu?

Marie-Jeanne: Ne la touche pas! Il y a quelque chose qui cloche, Moassi!

Moassi: On va avoir un courant d'air avec ce trou.

Marie-Jeanne: Mets une serviette devant!

Moassi: Ils sont si excités dehors qu'ils se mettent à lancer des projectiles!

Marie-Jeanne: Ils exagèrent, ils ne peuvent plus s'arrêter. Ce n'est tout de même pas à cause du foot?

Moassi: Qu'est-ce que c'est, à ton avis?

Marie-Jeanne: Ces gens ont l'air fâché.

Moassi: Il n'y a qu'une légère différence avec le bonheur effréné.

Marie-Jeanne: Pourquoi est-ce qu'ils seraient heureux, soudain?

Moassi: Parce que leur équipe a gagné.

Marie-Jeanne: Si c'est la seule raison, ce chagrin est bien trop exagéré. C'est peut-être ça? Peut-être que leur équipe de petits foteux a gagné ce midi, et ils ont perdu la raison de joie. Et comme ils ont enfin perdu la raison, ils ont soudain

compris qu'ils n'en voulaient plus, et à partir de maintenant, ils écument la ville, jusqu'à la fin de leurs jours.

Moassi: Je vais boire cette bière.

Marie-Jeanne: Non!

Moassi: Mais pourquoi pas?

Marie-Jeanne: Tu participes, alors. Et c'est peut-être de la collaboration. Nous ne savons pas de quel genre de révolte il s'agit, dehors.

Moassi: Ça me paraît plutôt spontané et normal.

Marie-Jeanne: Ils viennent peut-être d'assister à un musical dans un stade, les Misérables, c'est très beau, quand tu le vois en grand, ça t'emporte.

Moassi: Ils sont sérieux, on dirait une liturgie.

Marie-Jeanne: Je connais ça, parfois je suis beaucoup trop sérieuse.

Moassi: C'est un chant de boucs.

Marie-Jeanne: Ils sont franchement convaincants.

Moassi: Il n'y a que les boucs pour faire ça.

Marie-Jeanne: Ça m'arrive parfois aussi, d'en avoir vraiment envie, de crier de façon convaincante.

Moassi: Devenir animal et plus un fardeau du non-savoir. Rien que des démangeaisons de puces et d'impulsions. Tu veux sortir maintenant?

Marie-Jeanne: Oui.

Moassi: Et si on se perd?

Marie-Jeanne: On se tiendra la main.

Moassi: Ça devient franchement bestial.

Marie-Jeanne: Nous ne sommes pas partis pour rester ici à l'intérieur.

Moassi: Une vraie folie dehors, je ne veux pas t'y perdre.

Marie-Jeanne: Et ce que nous faisons? Sortir du cours des choses et entrer tout droit dans cette chambre, ce n'est pas de la folie?

Moassi: J'espère que tu sais ce que tu fais.

Marie-Jeanne: Ce n'est pas nécessaire, parfois on agit et puis on voit où on aboutit.

Moassi: Je ne veux pas que le résultat de ce que nous allons faire soit que nous nous perdions.

Marie-Jeanne: Je suis là avec toi. Je n'ai plus peur. Je suis un début, donc j'existe.

Moassi: Et ce qui se passé dehors, tu crois que c'est aussi un début?

Marie-Jeanne: Ces gens courent comme s'ils voulaient creuser un trou dans le sol.

Regarde Moassi, cette femme-là, elle doit avoir mon âge, elle court dans la rue, en panties.

Moassi: Elle a sûrement un trou dans ses bas.

Marie-Jeanne: Sa course est presque pareille à la danse de la tarentule, comme si elle voulait se débarrasser d'un venin.

Moassi: Imagine qu'elle rentre à la maison, tout à l'heure, et qu'elle ne se serait débarrassée que de ses chaussures.

Marie-Jeanne: Ce serait une terrible déception.

Moassi: Mais comment la prévenir?

Marie-Jeanne: En sortant, nous devons aller dans la rue avec les autres, nous devons leur venir en renfort. Pour que ça ne s'arrête pas sur une dispute ou une petite révolte, mais que ça continue maintenant.

Moassi: Peut-être.

Marie-Jeanne: Peut-être.

Moassi: Peut-être que je vais me retrouver dans deux jours, dans l'avion, sous surveillance de la police.

Marie-Jeanne: Peut-être que je vais me retrouver dans deux jours à rincer des pots de yaourt pour en faire quelque chose de créatif.